

Embarqué

Après dix ans de présence dans la brousse du Nord Togo, Frère Jean-Louis a été appelé à rejoindre le prieuré de Chateaumeillant, en Berry.

Pour « passer sur l'autre rive », il a choisi de revenir en France en bateau, n'emportant que sa bible et quelques poèmes. Plus que de la réalisation d'un rêve, il s'agissait d'avoir du temps pour quitter une culture et se préparer à en rencontrer une autre... Seul passager à bord au milieu d'un équipage d'Italiens et de Philippins sur un porte-containers et transporteur de voitures, il a écrit quelques impressions ressenties au cours de ce périple de vingt-trois jours qui l'a emmené vers Douala et Hambourg. En voici quelques extraits.

Il est quatre heures, le dimanche 11 août 2002. Le « Grand Argentina » glisse lentement. L'eau se trouble à son passage jusqu'à la sortie du port. La mer est belle. Il prend son rythme de danse et se balance légèrement au gré de la souplesse des vagues.

Seul sur le pont supérieur, je n'entends que le battement sourd du moteur et le bruissement de l'eau. Je me laisse envahir par le souffle chaud de l'Afrique. Je vois Lomé s'éloigner ; mais c'est « *de nuit*. »

Des visages défilent : communion. Une page de fraternité est écrite. Comment a-t-elle été salvatrice pour les gens rencontrés, pour mes frères, pour moi ? Laissons Dieu en juger. Pour l'instant

*« je ne veux que la mer, je ne veux que le vent,
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames »* (Jean de la Ville de Miremont)

Puisse ce voyage me préparer à entrer dans d'autres cadences !

Là, j'ai du temps pour moi, sans trop d'illusions, sachant combien la mer peut bercer l'imaginaire ; âme vagabonde.

*« La mer est ton miroir : tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame »* (Baudelaire)

La vie n'est-elle pas un voyage ? Aller d'un port à l'autre, arriver et repartir, prendre le temps de la route, c'est tout un symbole pour un homme, pour un chrétien, pour un religieux missionnaire.

J'ai donc profité au maximum de ce bain dans l'immensité de l'univers.

Je me suis laissé caresser ou fouetter par le vent sifflant dans les cordages des pavillons.

J'ai admiré les replis verts et blancs, éblouissants comme la neige, sur la crête des vagues et la palette des couleurs offerte par la mer tranquille ou violente, allant des tons bleu marine et azur sur les routes océanes au jade et au pastel en Manche et Mer du Nord.

J'ai apprécié la chaleur des rayons de soleil perçant la brume du Plat pays et levant le voile sur des rivages et des plaines sauvages.

J'ai passé des heures, de jour et de nuit, sur la passerelle pour scruter et comprendre nos manœuvres et celles des bateaux croisés avec leurs feux et la mer qui s'illumine dans leur sillage.

J'ai découvert l'intensité du trafic autour du Cap Finistère, de Ouessant à Hambourg, surtout sur le Chanel ; et l'activité des ports : ballet de grues qui, telles des géants, jouent avec les masses ; la ronde des fenwicks, colosses ou nains, repérés à leurs feux et leur sirène. « *Travail des hommes* » : pour quels échanges ? Pour quel développement et quel partage ?

J'ai médité, à l'approche d'Anvers et son canal tortueux, sur les entrées difficiles. « *Dieu écrit droit avec des lignes courbes.* »

Que de détours alors qu'il paraît si simple d'aller tout droit et plus vite. Le capitaine a beaucoup appris. Cartes, livres, ordinateurs, GPS, balises et bouées sont là. Il sait et pourtant il appelle quelqu'un d'autre : le pilote. Le pilote attend le navire. Dès qu'il lui fait signe, il le rejoint là où il est, même très loin. Tout à coup il est là, présent. C'est tout juste si on l'a vu monter à bord. Discrètement il donne des conseils ou prend la commande pour un temps ; mais le capitaine garde toujours la responsabilité de son bateau. Il peut refuser les propositions du pilote. A un moment donné, celui-ci disparaît et va rejoindre d'autres navires pour que tous puissent entrer au port.

« Il les a conduits heureux et tranquilles jusqu'au port qu'ils désiraient » (psaume 106)

Oui, j'ai pris le temps d'être là, de respirer, d'observer, de sentir, de contempler. *« Tout est grâce. »*

Je repense à Teilhard et son hymne à l'univers :

« Trempe-toi dans la Matière, fils de la Terre, baigne-toi dans ses nappes ardentes, car elle est la source et la jeunesse de ta vie... Bénie sois-tu, dangereuse Matière, mer violente, indomptable passion, toi qui nous dévores si nous ne t'enchaînons. »

Marcher sur la mer...

Nous sommes des envoyés. Appelés à tout quitter, il faut tout aimer, chastement.

« La mer est ton miroir ». Miroir seulement, mais qui permet de réentendre que la perle d'un grand prix gît cachée au plus profond de soi. C'est là qu'il faut plonger et chercher sans se lasser.

« C'est la foi qui t'aidera à trouver le trésor et c'est elle qui permettra que ce qui était caché soit enfin révélé. Plonge profond, plonge encore plus profond. » (Swâmi Paramânanda)

« Qu'êtes-vous venu faire ici ? » La question du capitaine a-t-elle une autre réponse que celle-ci : restaurer ma sérénité.

Prêt à réembarquer ; merci à mes frères pour les traversées, et au Seigneur : puisse-t-il rester jusqu'au bout pilote à mes côtés.

Le Havre, 3 septembre 2002

Frère Jean-Louis LEJAY